

Le narcissisme chez Freud renvoie d'abord à la psychose, et de façon plus implicite, seconde, à la question de la relation d'objet. Il joue en tout cas le rôle central dans la théorie économique (la principale mais pas la seule) de la psychose. Je me propose aujourd'hui de vous exposer quelques-uns des enjeux de cette question du narcissisme. C'est d'abord d'une investigation économique qu'il s'agit ici : le narcissisme apparaît chez Freud comme un stade du développement *libidinal*, dont on peut voire émerger les points de fixation à la faveur des flux et reflux de la *libido*. La question structurale (qu'est-ce qui s'organise, et comment, à ce stade libidinal « d'investissement originaire du moi ») est seconde. J'essaierai ensuite de dire quelque chose des rapports entre narcissisme et relation d'objet.

Démence précoce et sexualité

Plantons le décor. A partir de 1906 (dans la correspondance avec Jung et Abraham et au cercle de Vienne) Freud veut expliquer la démence précoce par un mouvement régressif de la libido vers l'*auto-érotisme* infantile. Abraham poursuit : ce qui caractérise la démence précoce, c'est la fixation au stade auto-érotique et nul besoin d'autre chose. En 1907, la guerre est déclarée : Jung récuse un rôle causal de la sexualité. Ses « complexes » vont au-delà du sexuel ; et d'autre part il fait l'hypothèse d'un élément organique, une « toxine coagulante ». Le désaccord porte sur la nature du rapport au monde : purement sexuelle pour Freud, duelle pour Jung. La démence précoce est le champ de bataille : la perte de la réalité est elle sexuelle seulement) ? Bleuler parle d'*autisme* justement parce qu'il n'assimile pas le détachement de la réalité à la perte d'un intérêt sexuel. Les cartes sont distribuées : Jung, l'autisme et la « coagulation » des « complexes » liés au moi d'une part – Freud, l'auto-érotisme et le retrait de la libido sur le moi d'autre part.

Freud poursuit l'élaboration dans l'analyse de Schreber, en proposant un stade intermédiaire entre auto-érotisme et amour d'objet : le narcissisme.

Schreber et le narcissisme

Freud part du désir homosexuel refoulé, un mouvement d'amour de soi en l'autre, qui le mène au *narcissisme*. C'est un stade intermédiaire entre l'auto-érotisme et l'amour objectal :

l'individu en voie de développement rassemble en une unité ses pulsions sexuelles qui jusque-là agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps, pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une autre personne (1).

Le retrait de la libido du monde externe s'effectue sur le moi, en raison de la fixation au stade narcissique : « [...] il est certain que, dans la vie psychique normale [...], nous retirons sans cesse notre libido de certaines personnes ou de certains objets, sans pour cela tomber malade », et un « être normal cherchera aussitôt un substitut à l'attachement qu'il a perdu » mais « dans la paranoïa, la libido libérée se fixe sur le moi », « elle est employée à l'amplification du moi » (2). Freud en veut pour preuve le « délire des grandeurs » présent « dans la plupart des cas de paranoïa ». Puis le paranoïaque « rebâtit l'univers » (i.e., le réinvestit), « au moyen de son travail délirant. » (3). Le délire de persécution est l'exemple de ce travail qui « ramène la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissées ». Désinvestissement objectal, surinvestissement narcissique, réinvestissement objectal délirant : ce sont les trois temps freudiens de la valse psychotique.

Jung contre-attaque : la démence précoce démontre l'existence d'une libido d'objet non-sexuelle

Mais Freud n'est pas à l'aise. Sa libido est pour une part déssexualisée au service des « pulsions du moi », qui préservent l'individu. « les investissements du moi devraient [...] maintenir les rapports avec le monde extérieur. » Dès lors « il faut, ou bien faire coïncider ce que nous appelons investissement libidinal (intérêt dérivé de sources érotiques) avec l'intérêt tout court, ou bien admettre qu'un trouble important dans la répartition de la libido puisse amener, par induction, un trouble correspondant dans les investissements du moi. » La première hypothèse revient à nier tout intérêt de nature non sexuelle, c'est Jung : une seule énergie, sexuelle ou non, ça ne change rien – Freud en veut deux. Donc Freud imagine plutôt un désinvestissement de certaines fonctions du moi en raison d'un « trouble important dans la répartition de la libido », et notamment de l'épreuve de réalité : la perte d'intérêt libidinal pour le monde extérieur conduirait (« par induction ? ») à un désinvestissement des instances moiïques chargées de le percevoir. Mais c'est problématique : « ce sont là des problèmes devant lesquels nous nous trouvons encore embarrassés et désarmés » (4). Jung l'attend au coin du bois.

Pour Jung, « ce n'est pas seulement l'intérêt érotique mais bien l'intérêt en général, soit l'ensemble de la relation à la réalité [...] qui a disparu » (5) : *autisme* contre *narcissisme*. Jung marque un point.

Jung attaque aussi sur la clinique : la névrose résulte aussi d'une *régression* libidinale – sans perte de la réalité. Il ajoute en 1913 : « si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ce processus

d'investissement du moi, corrélatif de l'introversion de la libido, peut produire assurément un anachorète ascétique, exterminant en lui-même toute trace d'intérêt érotique, mais non pas un schizophrène » (6).

Jung dit : le névrosé retire son investissement libidinal du monde extérieur, il refoule son désir, mais il a gardé le contact avec le réel parce que ce contact n'est pas que sexuel ; le psychotique a retiré lui aussi son investissement libidinal, mais ça ne suffit pas : s'il n'y avait que ça, il serait névrosé et n'aurait pas perdu la réalité, il doit y avoir autre chose, une « toxine coagulante ».

Pour introduire le narcissisme...

C'est dans ce contexte que Freud reprend et développe son idée de narcissisme :

Nous nous formons ainsi [à partir de « la vie psychique des enfants et des peuples primitifs »] la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis. Dans notre recherche qui se développait à partir des symptômes névrotiques, la part de libido ainsi placée devait nous rester cachée. [...] Nous voyons encore, en gros, une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet. Plus l'une augmente, plus l'autre s'appauvrit. La plus haute phase de développement que peut atteindre la libido d'objet, nous la voyons dans l'état de passion amoureuse, qui nous apparaît comme un dessaisissement de la personnalité propre, au profit de l'investissement d'objet ; son opposé se trouve dans le fantasme (ou l'auto-perception) de fin du monde, chez le paranoïaque. Enfin, concernant la distinction des sortes d'énergie psychique, nous concluons que tout d'abord, dans l'état du narcissisme, elles se trouvent réunies, indiscernables par notre analyse grossière ; c'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie des pulsions du moi (7).

Le narcissisme est l'étape du développement libidinal « d'investissement originaire du moi », c'est le narcissisme primaire, sans distinction entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, libido du moi et libido d'objet. La psychose est caractérisée par la régression de la libido au stade du narcissisme originaire :

[...] le délire des grandeurs lui-même n'est pas créé de rien [...] c'est l'agrandissement et la manifestation d'un état qui avait existé auparavant. Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire[...] (8).

Dans la psychose, la libido retirée à l'objet se rattache au moi – dans la névrose elle vient nourrir des fantasmes (et dans la normalité, elle devrait réinvestir des objets réels) :

L'hystérique, ou le névrosé par contrainte, a lui aussi abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient dans le fantasme ; c'est-à-dire que, d'une part, il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir, ou bien il a mêlé les uns aux autres ; d'autre part il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets. [...] Il en va autrement pour le paranoïaque. Il semble que le malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsque cette substitution se produit, elle semble être secondaire, et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet (9).

Pour Freud, l'anachorète par la sublimation : celui-ci « peut bien avoir totalement détourné des êtres humains son intérêt sexuel et pourtant l'avoir sublimé sous forme d'un intérêt accru pour le domaine divin, naturel, animal, sans que sa libido ait subi une introversion dirigée sur ses fantasmes [i.e., sans qu'il soit névrosé], ou un retour à son moi [ni psychotique] » (10).

Ainsi, dans la névrose, la libido retirée aux objets externes investit des *objets internes*, qui sont distincts du moi (mais « où » sont-ils ?...). Celui-ci n'est pas directement surinvesti, il ne s'agit pas d'un mouvement narcissique (le névrosé a une mauvaise estime de soi, comme l'amoureux non payé de retour) ; dans la psychose, c'est au moi lui-même que s'attache la libido, aux dépens du monde

extérieur, dans un mouvement qui réinstalle le narcissisme primitif et mène au délire des grandeurs. En somme, pour Freud, le névrosé aime l'autre à l'intérieur de lui-même, qui se dérobe à son amour aussi bien que dans la réalité, et le psychotique s'aime lui-même, dans un cercle vicieux narcissique qui verra le moi enfler aux dépens du monde jusqu'à la destruction de celui-ci, jusqu'au retour à un « quelconque auto-érotisme », c'est-à-dire à la désintégration du courant libidinal en ses composantes pulsionnelles partielles, qui pourrait correspondre à la phénoménologie « apocalyptique » de la crise psychotique.

...et pour conclure sur le narcissisme

Résumons. Freud dit : d'abord toute la libido est auto-érotique, puis toute la libido est narcissique lorsque le moi devient son propre objet d'amour – libido d'objet et du moi confondues ; puis la libido narcissique est partiellement déssexualisée et devient « pulsions du moi » ; la part sexualisée circule entre moi et objets comme un protoplasme et selon les fixations narcissiques. Le psychotique rapatrie toute la libido d'objet sur le moi et perd ainsi la réalité. Jung dit : il y a aussi un investissement d'objet non-sexuel, mais une seule forme d'énergie à la base du fonctionnement psychique (la Volonté). Freud veut le contraire : deux formes d'énergie à la base (pulsions du moi et pulsions sexuelles, plus tard Eros et Thanatos) et une forme d'investissement du monde, l'intérêt sexuel. Et il défend becs et ongles la dualité des énergies parce qu'il refuse le « tout est sexuel » qui équivaut à « rien n'est sexuel ». Pour lui, l'histoire de l'homme avec ce qui l'entoure est une histoire d'amour et rien d'autre. C'est pour ça qu'il est contraint par Jung à faire ces pénibles développements vers l'idée d'un moi objet de l'amour de lui-même.

Après 1923, le narcissisme primaire renvoie renvoie à un état de satisfaction pré-objet, c'est un narcissisme sans moi. Le narcissisme secondaire n'est plus alors nécessairement le réinvestissement narcissique du moi de la démence précoce, mais simplement l'afflux de libido lié aux identifications successives (y compris durant la vie adulte) – il est même mis en rapport étroit avec la sublimation. On a le sentiment qu'il se rapproche du narcissisme au sens laïc, et s'éloigne des psychoses ; dans l'ensemble, la situation ne s'éclaircit pas vraiment.

Sujet/objet

Mais la question des rapports entre narcissisme, identification et relation d'objet dépasse la psychose : sommes-nous seuls dans une galerie de glaces, ou une relation avec l'autre est-elle possible ? Freud en arrive au narcissisme *par* la relation d'objet - il évoque deux types de choix d'objet : par étayage, et narcissique. *Par étayage*, on fait le choix de qui nous complète ; *narcissique*, de qui nous ressemble (l'homosexualité donne l'exemple), ce qui renvoie aussi à l'identification. On peut penser que cette circulation de la libido du moi à l'objet signale une similitude de nature entre moi et objet : si elle peut s'attacher à l'un comme à l'autre, c'est bien qu'ils ont – au moins – en commun cette capacité de fixer la libido. Narcissisme et relation d'objet sont indissociables.

Le problème me semble le choix d'objet par étayage, « au service des pulsions du moi. » Il n'est pas narcissique, ne se fait pas via l'identification. Par où alors ? Par l'expérience de satisfaction ? Mais alors l'identification est seconde. Structurale (stade du miroir) ou progressive appuyée sur l'étayage ? Freud indique quelque part cette possibilité... Mais le « complémentaire » ci-dessus n'a rien alors de symbolique (homme-femme), il est réponse nécessaire (faim-nourriture). Et reste la question : y a-t-il une relation possible autre que concrète ou spéculaire ?

En d'autres termes : on peut poser un triangle narcissisme – identification (imaginaire ?) – relation d'objet narcissique, structure d'une *relation imaginaire* : l'autre comme soi, soi comme un autre. Et même une alternative sans doute plus archaïque : pulsions du moi – satisfaction (réelle ?) – relation d'étayage ? Mais la question est celle d'une « couche de plus », d'un dégagement second des relations narcissique et anaclitique évoquées. Peut-être Lacan dirait-il : c'est structural, c'est l'intervention du tiers, le phallus, mais comment s'opère cette révolution structurale n'est pas si clair. Peut-être Winnicott dirait-il : petit à petit, la réalité s'impose par la frustration suffisamment bonne, sédimente ainsi la relation narcissique et libère un espace transitionnel. Peut-être M.Klein dirait : l'objet est d'abord un *tout-autre*, puis la relation d'objet s'établit parce qu'il est clivé et partiellement incorporé, partiellement expulsé, et c'est son intégration dans la position dépressive qui permet de se dégager de la relation narcissique en reconnaissant son altérité radicale, son statut d'objet « total », inatteignable mais présent face à soi.

Citations:

1. Freud S. *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia*

- paranoides*) (*Le Président Schreber*). In : Cinq psychanalyses. Paris, P.U.F., 1999 : 263-324. Cit. p. 306.
2. Freud S. *Ibidem*, p.316.
 3. Freud S. *Ibidem*, p.315.
 4. Freud S. *Ibidem*, p.317-8.
 4. in Dayan M. *Les relations au réel dans la psychose*. Paris, P.U.F., 1985. Cit. p.113
 6. Jung CJ. *Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie*. Zürich, Rascher Verlag, 1913, in Dayan M. *Ibidem*. Paris, P.U.F., 1985. Cit. p.117
 7. Freud S. *Pour introduire le narcissisme*. In : La vie sexuelle. Paris, P.U.F., 1999 ; 81-105. Cit. p.83.
 8. Freud S. *Ibidem*, p.83.
 9. Freud S. *Ibidem*, p.82.
 10. Freud S. *Ibidem*, p.88.

Michael Saraga